Perspectives chinoises

2008/3 | 2008
La Chine et ses frontières continentales

"Sortir du vingtième siècle": dialogue entre Gao Xingjian et Liu Zaifu

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/4333
ISSN : 1996-4609

Éditeur
Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée
Date de publication : 1 août 2008
Pagination : 130-134
ISSN : 1021-9013

Référence électronique
« "Sortir du vingtième siècle": dialogue entre Gao Xingjian et Liu Zaifu », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2008/3 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/4333

© Tous droits réservés

« Sortir du XX^e siècle »

Dialogue entre Gao Xingjian et Liu Zaifu

Gao Xingjian, lauréat du prix Nobel de littérature en 2000, s'est rendu à Hong Kong à l'invitation du CEFC et de l'Université chinoise de Hong Kong (CUHK) en mai 2008. Il a participé à une série de manifestations : un colloque international organisé par le CEFC et CUHK en collaboration avec l'équipe « Littérature chinoise et traduction » de l'Université de Provence, l'inauguration d'une exposition de ses peintures à l'encre de Chine, la création de sa pièce *Le Classique des monts et des mers*, le lancement de son nouveau recueil d'essais *Au sujet de la création (Lun Chuangzao*, Taipei, Lianjing, 2008). À cette occasion, un débat a été organisé par le *Mingpao Monthly* entre Gao Xingjian et Liu Zaifu, intellectuel chinois qui réside aux États-Unis depuis 1989, auteur de l'essai très débattu *Adieu à la révolution* (avec Li Zehou, 1995), et d'une préface au nouveau recueil de Gao. Le débat a été animé par le professeur Park Jae-woo (Université Hankuk de langues étrangères, Séoul). (SV)

Liu Zaifu : J'ai toujours été attristé par le fait que Kafka était totalement ignoré des écrivains chinois à l'époque du mouvement du 4-Mai pour la Nouvelle culture ; pourtant en fin de compte il a servi de point de départ du travail créateur de Gao Xingjian. De *L'Arrêt de bus* à *Quatre quatuors pour un week-end* et au *Somnambule*, Gao n'a cessé d'approfondir Kafka : on le voit ainsi évoluer de l'observation du monde à celle du moi, passer de l'extérieur à l'intérieur, pénétrer dans les profondeurs du spirituel. Quand il place au cœur de sa pensée l'idée qu'il faut « sortir du XX^e siècle », cela revient à affirmer la nécessité pour l'humanité de se défaire des façons d'être, des manières de penser auxquelles elle a fini par s'accoutumer au cours de cette période. Nous sommes donc invités à revenir sur notre rôle et nos aspirations, à les mettre en doute, voire à les récuser.

Désormais, nous avons pleinement conscience que nul n'a en lui la force de changer le monde, ni de changer les hommes : nous pouvons seulement, dans notre profession, autrement dit dans l'art, dans la littérature, tenter d'échapper aux « lieux communs », ainsi qu'aux ornières de la pensée, celles qui, par exemple, font croire que l'écrivain peut agir en sauveur du monde, peut incarner la bonté et la justice dans la société. Ce que je veux surtout dire ici, c'est que Gao Xingjian est l'un des rares écrivains actuels à découvrir la nature propre de l'écrivain et de la littérature, l'un des rares également à s'en faire l'interprète et le porte-voix.

D'un côté, Gao Xingjian reconnaît la position de l'écrivain comme sujet autonome ; de l'autre, il affirme plus clairement que la plupart des écrivains contemporains les caractéristiques propres de l'écriture littéraire, et s'efforce ainsi de préserver l'essence de la littérature et de l'art. On a définit la littérature au cours du XX^e siècle comme « miroir d'une époque », « baromètre de la politique », « idéologie en images », « bien de consommation dans la culture de masse », « produit du marché », « fer de lance de la lutte » ou encore « outil de critique sociale et culturelle », etc. : autant de règles et de catégorisations qui, aux yeux de Gao Xingjian, nient l'essence de la littérature, quand elles ne la profanent pas tout bonnement. Ainsi, dans *Au sujet de la création*, il n'a de cesse de rappeler son idée : gardons-nous de jamais tomber dans le bourbier de l'engagement.

Pour le dire tout net, l'engagement n'est pas l'essence, mais l'autre de la littérature. L'âme de l'écrivain s'oriente naturellement, tandis que l'engagement est une tendance utilitaire qui doit tout à l'action de l'homme. L'engagement politique se surimpose aux *a priori* idéologiques du lecteur, au lieu de faire résonner en lui son expérience individuelle : voilà qui conduit nécessairement à détruire ce que la littérature a en elle-même de beau et de vrai. Au fil des essais « Pour une autre esthétique », « La place de l'écrivain », « L'esthétique de l'artiste », Gao Xingjian critique à maintes reprises le postmodernisme : conscient que ce genre de « -isme » est aux antipodes de l'essence de la littérature comme l'art, il y voit un signe de la maladie de l'époque. Ce qu'on appelle « subversion » se réduit en réalité à une attitude d'engagement extrême qui ne connaît que destruction ou déconstruction, et se montre incapable de bâtir quoi que ce soit. Son mouvement de révolution permanente, de renversements incessants l'éloigne à chaque fois un peu plus de l'essence de l'art et de la littérature. Or, si l'art au XX^e siècle a connu de grands reculs, c'est en grande partie à cause de ce courant de pensée. Un aspect important de cette « sortie du XX^e siècle » est de quitter le postmodernisme, ce courant intellectuel maladif associé à la révolution littéraire. Revenir à la littérature, revenir à la conception d'un écrivain observateur, d'un écrivain témoin qui donne à voir, retrouver l'essence fondamentale de la littérature, qui est d'être désintéressée et d'échapper aussi bien aux « -ismes » qu'au marché : tel est l'objet de notre discussion d'aujourd'hui.



Débat organisé par le *Mingpao Monthly*. De gauche à droite: Park Jae-woo, Liu Zaifu, Céline Yang, Poon Yiu-ming (*Mingpao Monthly*), Gao Xingjian, Liu Zaifu, Gilbert Fong (CUHK), Zhang Dapeng.
© CUHK

Gao Xingjian : Que ce soit dans mes œuvres ou dans mon théâtre, j'ai toujours essayé de mettre en branle la réflexion. C'est pourquoi je me suis risqué à soulever ce problème de la « sortie du XX^e siècle ». Il s'agit de sortir d'un siècle où la politique se répandait partout, y compris dans la sphère culturelle. À l'époque féodale, ou même avant, la politique était la politique, la culture était la culture : l'une et l'autre n'interféraient aucunement. Qu'aujourd'hui, en revanche, la politique intervienne de toute part dans la culture, dans la littérature, dans les pratiques de traduction, dans la création littéraire et jusque dans la vie personnelle de chacun, cela ne s'est jamais vu. Si bien que ce siècle, on peut le dire, aura été celui du grand débordement de la politique. Mais il y a une autre calamité qui nous menace : celle du marché. La mondialisation va s'amplifiant et le marché, lui, recouvre ciel et terre. C'est là un véritable système, un système dont aucune critique morale ni aucune révolution marxiste ne sont susceptibles de régler les problèmes. En fait, il n'existe pas de solution. Car en réalité, les gouvernements rouges s'agitent comme les autres autour du capitalisme, autour du marché, voire plus férocement encore. Par conséquent, le débordement de l'idéologie au XX^e siècle est à l'image du débordement de la politique : envahissant tous les domaines de la vie et s'emparant de n'importe qui, en particulier des intellectuels, ces gens qui aiment parler.

Qu'est-ce qu'un intellectuel ? C'est quelqu'un qui aime réfléchir, parler, écrire des livres, établir des théories. Mais du moment qu'une idéologie s'est emparée de lui, pour son malheur il en devient le relais. C'est aussi le cas, d'ailleurs, pour les batailles électorales survenant dans les régimes démocratiques : elles sont parfois catastrophiques. Quand tout le monde se retrouve embarqué, est-il possible pour moi de ne pas l'être à mon tour, et de conserver une réflexion indépendante ? Le matérialisme historique marxiste nous dit que l'homme est nécessairement partie prenante à la politique. Or, voici la question que je me pose : peut-on ou non ne pas en être partie prenante ? Nous le savons tous, la politique résulte de l'équilibre entre l'exercice du pouvoir et toutes sortes de forces et d'intérêts. Le politiquement correct est lui aussi relatif, il résulte d'un consensus progressif fondé sur des habitudes communes. Le pouvoir politique vient-il un jour à changer ou l'équilibre à se rompre que, dès le lendemain, s'impose un nouveau pouvoir ou une nouvelle politique, puis, le surlendemain, une nouvelle conception du politiquement correct. Or, si l'on oriente ainsi la création intellectuelle et artistique, si en tant qu'intellectuel on s'engage dans ce type de politiquement correct, peut-on encore parler de réflexion indépendante et d'observation véritablement profonde ? Partant du principe qu'on n'est pas libre, je me suis demandé si l'on avait le pouvoir de ne pas s'impli-



Gao Xingjian en visite au CEFC, entouré de Noël Dutrait, Jean-François Huchet et Sebastian Veg.
© CEFC

quer. Or, cela est impossible : c'est du moins ce que l'on pense généralement. On rencontre cette opposition partout : voilà à quel point l'idéologie et la politique ont pris possession de l'époque, ont pénétré le cœur de l'homme jusqu'à un point de non-retour.

Or, fondamentalement, la littérature est là pour cultiver l'être intérieur : quel rapport avec la politique ? La littérature produit une connaissance de l'homme et de la société, une connaissance qui change d'un auteur à l'autre. Nous le savons bien, une œuvre digne de ce nom doit avoir une valeur éternelle. De la tragédie grecque à Shakespeare et à Cao Xueqin, elle transcende les différentes époques, et naturellement elle dépasse le prosaïsme de la politique du moment, de même que les normes morales, les langues et les frontières. Pourquoi donc ? Parce qu'elle donne une forme à la vie de l'homme dans ce qu'elle a de plus radical, une forme aux conditions fondamentales de l'existence humaine. Certes, c'est là pour elle matière à bien des perplexités. Pourtant, cette nature humaine si complexe et si troublante, c'est l'objet même de la littérature et de l'art. Ainsi donc, si disparaissent de la littérature l'homme et ses sentiments, si la littérature n'est plus qu'un support de concepts, un jeu intellectuel, un enjeu commercial ou encore un instrument politique, cela est fort regrettable pour l'art littéraire, qui dès lors n'a, d'après moi, plus aucune liberté. Quand on est artiste ou écrivain, que faire pour s'opposer à cette tendance écrasante ? Je pense qu'on ne peut rien faire... Si vous avez la force de vous battre, je ne peux qu'exprimer mon respect le plus sincère : j'admire profondément ceux qui ont le courage d'un Sisyphe, et acceptent d'être destinés à endurer vainement leurs supplices.

Imaginons qu'un écrivain, fort de sa petite existence, avec toutes ses fragilités et ses points faibles aille se mesurer aux puissances sans limites du système social et lutter contre elles : son entreprise est vouée à l'échec, le rôle qu'il y joue ne peut être que tragique. C'est là aussi toute la profondeur du mythe de Sisyphe. En réalité, du seul fait de son existence, l'homme est confronté à ce genre d'adversité. Pourtant, j'ose espérer que, désormais, la pensée saura échapper à l'enfermement de l'idéologie, se défaire des maux qui, tout au long de ce siècle, l'ont affligée de toute part, y compris de l'ombre des idéologies marxistes, et renouveler sa façon d'envisager les problèmes auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui. Cela suffira-t-il à les résoudre ? Nul ne le sait. Toujours est-il qu'aujourd'hui, nous ne sommes pas même capables de proposer une solution. Moi-même, je ne puis que poser la question, si je veux encore conserver mon indépendance d'esprit et atteindre une forme de liberté intérieure.

Liu Zaifu : Il y a dans la pensée de Gao Xingjian une forme de radicalité. Loin de poser le rapport entre littérature et politique dans les termes habituels, il soutient que la littérature doit rester fondamentalement étrangère à la politique et à l'idéologie. Dès qu'elle s'en mêle, elle se détruit elle-même. Il exprime cette idée on ne peut plus clairement, de diverses manières, et cela m'a moi-même fortement marqué. Je me souviens d'une rencontre à Paris, où il m'a dit que nous allions porter haut le drapeau de la fuite, et faire bloc contre l'implication politique. Notre fuite ne signifie pas une révolte contre la politique, mais un ferme instinct de survie, ou encore une fuite dans l'esthétique, dans la littérature : il s'agit d'obtenir du temps pour pouvoir créer des valeurs spirituelles, et revenir à notre position individuelle, faire entendre notre voix individuelle. Voilà qui m'a influencé en profondeur, même si par la suite, Gao a formulé sa pensée selon des perspectives différentes. Il y a là quelque chose de tout à fait original dans le monde des écrivains chinois : Gao Xingjian est devenu un repère. Cependant, je me suis toujours interrogé à ce sujet. En effet, en 2002, lorsque Xingjian a reçu le Nobel, le professeur Park Jae-woo a proposé d'organiser une grande conférence en Corée sur le thème (du reste excellent) : « De Lu Xun à Gao Xingjian ». Si, pour des raisons administratives, il n'y a pas eu de suite, cette idée a stimulé ma réflexion. La littérature chinoise peut se diviser en deux grands types : froide et chaude. Le premier type fait de Lu Xun son porte-étendard et son représentant ; le second se reconnaît en Gao Xingjian. Comment considérer ces deux grands types de littérature ? Personnellement, j'admire beaucoup Lu Xun : selon moi, aucun écrivain chinois moderne ne le surpasse. Le « Journal d'un fou » se referme sur le cri : « Sauvez les enfants ! » ; voilà combien Lu Xun se souciait de sauver le monde. À l'inverse, la création de Gao Xingjian n'appartient qu'à lui seul : il n'a pas cette ambition de sauver le monde, mais seulement de se sauver lui-même, ce qui change tout. Lu Xun a toujours témoigné d'une volonté ardente d' « étreindre » la société, d'étreindre la justice. D'où sa colère à l'encontre des écrivains qui se méprisaient mutuellement : il a rédigé d'une traite sept textes pour dire qu'ils devraient plutôt se consacrer à la société ; d'où, également, sa détestation de Zhuangzi. La démarche de Gao Xingjian est tout autre : il ne refuse pas d'étreindre la société, mais s'éloigne des jugements de valeur qu'il envisage

froidement, de même qu'il contemple d'un œil froid la société, avec laquelle il prend ses distances. Par conséquent, l'écrivain favori de Lu Xun est Ji Kang, tandis que pour Gao, c'est Huineng, dont nous savons bien qu'il refusa de s'immiscer dans le monde de la politique. Ainsi, dans *La Neige en août*, où Gao livre en réalité son journal spirituel, Huineng n'est autre que Gao Xingjian. Ce que ce personnage proclame à juste titre dans ce livre, c'est la grande sagesse et le grand détachement dont est porteur l'individu. Comment atteindre un tel état ? L'essentiel est de ne pas s'engager dans la politique. C'est pourquoi lorsque Wu Zetian prie Huineng de venir à la cour pour y être fait grand maître et se voir honoré d'une stèle et d'un temple, ce dernier refuse. Au général envoyé par l'impératrice, il répond : « Tu peux prendre ma tête, mais moi, je n'irai pas. » En effet, il sait qu'à partir du moment où il ira à la cour, il deviendra un simple figurant, perdant ainsi toute liberté et toute indépendance. En formulant cela, Gao Xingjian va très loin, la volonté qu'il a de jouer ce rôle, de quitter totalement la société ne va pas sans poser problème. J'ai fait à Singapour une conférence sur Gao dans laquelle je disais qu'il était un adepte du zen, à l'intérieur comme à l'extérieur : un zen radical, un Huineng. Moi, je suis un peu différent : zen à l'intérieur, mais confucéen à l'extérieur. Je manifeste à l'extérieur de la sollicitude pour les gens, tout en restant zen à l'intérieur. Par conséquent, la question que je pose à Xingjian est la suivante : quelle attitude adopter par rapport à ce souci de la société ? Par rapport à un écrivain comme Lu Xun ?

Gao Xingjian : Les écrivains comme Lu Xun sont légion, et il en est d'ailleurs d'excellents. Je connais par exemple Kenzaburô Ôe, que j'apprécie beaucoup. Quand je lui dis : « Vous êtes un héros de tragédie », on se comprend parfaitement l'un l'autre. Je pense en effet qu'il ressent particulièrement ce que je veux dire, car la tâche qu'il s'est donnée est des plus pénibles : relever lui-même les défis de la société, assumer tous les devoirs qui lui incombent... Je ne puis qu'admirer sincèrement cela, et je ne souhaite d'ailleurs qu'une chose : qu'il puisse continuer longtemps à lutter ainsi, comme un soldat fougueux qui ne baisse jamais les armes. Je ne rejette donc pas ce type de choix. Il existe encore de tels écrivains aujourd'hui, qui, forts de leurs opinions personnelles et de leurs conceptions politiques, s'impliquent réellement en politique. En dehors de la création littéraire, ils jouent donc également un rôle social. Cependant, je pense qu'il faut également permettre aux artistes et écrivains de faire un choix différent, d'où mon idée de « sans -isme ». Cette idée ne signifie pas que je soutiens l'opinion qu'il faut se passer de toute opinion, ni non plus que la voie que j'emprunte soit la seule vraie, la seule possible, la seule correcte. Je défends même l'idée d'un jugement qui ne relèverait pas du vrai et du faux, notions en fait toutes relatives. En effet, avec l'envahissement de la politique, nous avons perdu l'idée d'un jugement moral, le politiquement correct a remplacé la morale ; or, les choses ne sont pas plus claires pour les jugements de vérité : ce qui est vrai aujourd'hui ne l'était pas hier. Ainsi, qu'un écrivain serve la politique, soit député ou ministre, cela ne me choque pas outre mesure. Je ne trouve pas que la politique soit un métier abominable, on peut tout à fait être un homme politique. Seulement, je considère que la politique est incompatible avec la liberté, avec la liberté personnelle. Compte tenu du fonctionnement de toutes sortes d'institutions, des intérêts concurrents et des différents pouvoirs, un personnage politique se doit d'être suffisamment sage et ingénieux pour maintenir un équilibre, sans quoi il est sacrifié. Mais si un écrivain, un artiste ne recherche pas le pouvoir, s'il ne nourrit pas non plus d'ambition politique, cela veut-il dire qu'il n'a pas le droit d'exister ? Sur ce point je pense qu'il faut critiquer Lu Xun, qui en effet ne permet pas à d'autres avis de s'exprimer ou à d'autres formes de vie d'exister. Par exemple, quand, à son époque, Wang Guowei s'est suicidé en se jetant à l'eau, il a fait un choix parfaitement raisonné. Wang Guowei ne voulait qu'une chose, échapper à ce monde de chaos, et il avait développé une réflexion personnelle forte. Sa connaissance du *Rêve dans le pavillon rouge* et les recherches qu'il y a consacrées sont profondes, et ce encore aujourd'hui. Est-ce qu'un homme comme Wang Guowei a le droit de vivre dans un pays en proie au chaos, à la guerre civile et aux invasions étrangères, comme l'était la Chine du XXe siècle ? Dans la société d'alors, ce droit lui était refusé, si bien que Wang n'a eu d'autre choix que de se suicider en se jetant dans le lac de Kunming, une véritable tragédie. On ne saurait minorer la place de Lu Xun dans le monde des lettres, il est un repère majeur de son époque. Mais est-ce le seul repère pour notre XXIe siècle ? C'est là tout mon problème. Je ne m'oppose pas du tout à ce que l'on continue d'être comme Lu Xun, à ce que l'on assume toutes ces tâches pour la société. À partir du moment où l'on en a le courage et qu'on a la capacité de résistance nécessaire, cela mérite le respect. Mais il faut aussi laisser le champ libre à d'autres réflexions en dehors de l'engagement politique. Celles-ci ne sont pas inférieures aux réflexions politiques. C'est même précisément le contraire : certaines réflexions fondamentales transcendent

le cadre politique. Par exemple, qui se fait le témoin des conditions fondamentales de l'existence et de la complexité de la nature humaine ? Ce ne sont justement ni les hommes politiques, ni les porte-parole officiels, ni les puissants qui écrivent à ce sujet. Si la « grande histoire » nous laisse des témoignages sur l'existence humaine, c'est précisément parce que des écrivains et des artistes font de la nature humaine la matière même de leurs œuvres. Or, ce témoignage sur la nature humaine transcende l'époque dans lequel il s'inscrit. La tragédie grecque, Shakespeare, dépassent les limites linguistiques et nationales : ces œuvres sont les témoins de la nature de l'homme, et des difficultés de l'existence humaine. Il faut donc sans doute laisser les écrivains et les intellectuels développer une réflexion toujours plus profonde, de manière à échapper à l'étroitesse de l'utilitarisme. D'après moi, il s'agit là aussi d'un souci de la société, mais d'un souci qui n'a plus rien à voir avec l'utilitarisme que nous voyons partout dans la société, la littérature étant précisément désintéressée.

Liu Zaifu : Gao Xingjian vient de dire que tout en choisissant cette ligne de pensée, il a de la considération pour celle de Lu Xun, et qu'il faut respecter la diversité des formes de littérature. Pourtant, on ne peut le nier : ce qu'il faut retenir du XX^{e} siècle, c'est que nous avons fait de l'idéologie le préalable et le support de toute création – cela se voit très nettement à partir de *Minuit* de Mao Dun – au point que cette dernière n'en était plus que l'expression imagée. C'est la grande leçon de ce siècle. Par conséquent, au moment de sortir du XX^{e} siècle, si nous ne sommes pas capables de sortir également de cet état de fait, nous risquons de reproduire la tragédie du XX^{e} siècle.

Park Jae-woo : Je me suis d'abord intéressé à Lu Xun avant de prêter attention à Gao Xingjian, qui est en quelque sorte son antithèse. Je trouve néanmoins qu'entre Lu et Gao subsiste un point commun et que, à la réflexion, leurs différences tiennent surtout à celle des époques. Au temps de Lu Xun, la Chine était encore une semi-colonie, si bien que l'écrivain ne pouvait que se concentrer sur la question de la souveraineté nationale, tout en menant des actions concrètes et en portant haut le flambeau du destin de la nation. Avec Gao Xingjian, les temps ont changé : il s'est trouvé dans un contexte où la société et la politique exerçaient une pression énorme, où la création se voyait fortement contrainte, si bien qu'il s'est exilé à l'étranger. Voilà donc l'arrière-fond de sa pensée. En Corée, mes collègues et moi considérons encore que Gao Xingjian défend un mode de vie désintéressé, sans « -ismes », non commercial, qui maintient la distance, la neutralité et la diversité, ainsi qu'une réflexion indépendante, versé dans l'esprit originel de la littérature. Cette façon de penser est évidemment tout à fait neuve et singulière, et témoigne dans la littérature chinoise d'une capacité de réflexion exceptionnelle. Cependant, d'autres collègues coréens affirment que ce n'est là qu'une façon différente de s'impliquer dans la politique. À l'instant, Gao a répondu en disant que sa position différait du souci pour la société qui prévalait dans les époques antérieures. Pourtant, si Lu Xun et Gao Xingjian ont malgré tout un point commun, cela doit tenir au fait que Lu Xun, tout révolutionnaire qu'il était dans sa pensée, a tout de même manifesté des opinions libérales, notamment au cours des luttes menées dans les années 1930. Le contexte dans lequel vit Gao Xingjian n'est naturellement plus le même : il jouit de l'indépendance de la littérature et de l'existence d'un idéal de diversité. Dans ce contexte, il poursuit des idéaux libéraux, l'autonomie de la littérature et de l'individu. Ainsi, sur le plan de l'indépendance de leur personnalité, ils se rejoignent. En réalité, Gao Xingjian réfléchit bien, et avec une belle ardeur, sur des problèmes sociaux et humains. Cette pensée est certes « froide », et procède d'une capacité de réflexion nouvelle. Mais fondamentalement, Gao reste aussi chinois que Lu Xun, imprégné qu'il est du respect de l'autonomie de la littérature. Si donc, en apparence, on peut parler de différence entre une littérature « froide » et une littérature « chaude », pour l'essentiel, elles sont bien l'une et l'autre tout aussi « chaudes ». •

• **Première parution dans le Mingpao monthly, juillet 2008.**

• **Traduit par Guillaume Dutournier**